

chant livre. A ceux là, je répondrai que je ne crois pas à l'utilité de la critique négative. Je préfère accomplir une tâche utile aux écrivains que de montrer mon adresse au jeu de massacre... La seule façon, à mon sens, de réparer en partie le mal dont se rendent coupables les éditeurs en publiant tant d'œuvres médiocres ou franchement exécra- bles, est de passer ces œuvres sous silence. Mais qu'on veuille bien tenir compte de ceci : de mille à douze cents romans, au bas mot, parvien- nent, dans une année, aux bureaux du *Mercury*. Sur ce nombre, je n'en analyse ou n'en signale que deux cent cinquante au maximum. C'est donc un déchet des trois quarts des volumes que j'ai à examiner qu'en- traînent les restrictions imposées à mon choix par le temps et la place mesurés dont je dispose. On voit par là quelle importante sélection j'opère parmi ces volumes, du simple fait de les mentionner. Si ceux qui n'ont point passé à travers le crible sont encore entachés d'imper- fections, ils ont, du moins, quelques qualités, et je crois que mon rôle consiste, tout en ne cachant pas ces défauts aux auteurs, à signaler au public ces qualités. Il faut savoir reconnaître le mérite, et ne jamais décourager un effort sincère. Enfin, pourquoi dissimulerai-je ce que peut avoir de relatif un jugement rapide, et qui porte sur un nombre encore énorme de volumes ? C'est moins, peut-être, tâche de critique proprement dite, que d'informateur que j'essaie de remplir ici. Je n'é- cris pas pour la postérité, mais pour renseigner le lecteur sur l'actua- lité éphémère. Je m'efforce de le tenir au courant de ce qui paraît, dans le genre romanesque, et de lui indiquer, parmi les nouveautés, celles qui me semblent le plus dignes d'intérêt. Mon devoir est, si je me trompe, de le tromper le moins possible, et surtout de ne pas lui donner pour de la littérature ce qui n'en est point. Reste, quand un roman jouit d'une faveur imméritée ou se voit accorder une récompense dont il frustre de meilleurs que lui, qu'il faut dénoncer cette erreur ou cette injustice. Je ne crois pas avoir failli à cette stricte obligation de probité

— JOHN CHARPENTIER.

THÉÂTRE

Mozart, comédie nouvelle en 3 actes, de M. Sacha Guitry, musique de M. Raynaldo Hahn, théâtre Edouard VII, 2 décembre. — *L'Assoiffé*, pièce en 3 actes de M. A. Dérera, traduite du roumain par l'auteur, musique de scène de M. Henry Breitenstein, mise en scène et décors de Pitoëff, Théâtre des Arts, 16 décembre. — *Le Silence*, pièce en 3 actes et 5 tableaux de M. Lucien Chantel, Odéon, 16 décembre. — *Fantaisie amoureuse*, pièce en 3 actes de M. André Lang, mise en scène, maquette et costumes de M. Gaston Baty Théâtre des Jeunes Auteurs, 15 décembre. .

Je ne vais jamais entendre une pièce de M. Sacha Guitry sans me promettre beaucoup de plaisir. De tous les auteurs du boule-

vard, il est à peu près le seul supportable ; c'est à ce point qu'on n'aperçoit aucune commune mesure entre M. Sacha Guitry et ceux qui exploitent dans son voisinage le théâtre de pur agrément. Ils sont tous, par rapport à lui, d'assez plats fabricants. J'étais donc bien disposé à trouver admirable ce **Mozart** dont on nous avait dit d'avance tant de bien. Grosse déception ! De **Mozart**, si vous retirez les intermèdes de musique et de danse mis là tout exprès pour faire valoir les grâces de M^{me} Yvonne Printemps, il ne reste qu'une quadruple intrigue assez falote entre Mozart d'une part, et d'autre part M^{me} d'Epinay, sa camériste, une jeune fille de ses amies et la Guimard. Grimm, qui aime cette dernière, s'arrange de manière à provoquer le départ de Mozart pour Salzbourg, et le jeune musicien s'en va, laissant chacune de ses maîtresses persuadée que c'était elle qu'il aimait. C'est joli et artificiel, et j'entends bien que l'auteur n'a point visé ici à la puissance, mais on attend de lui autre chose. Une scène entre Mozart et M^{me} d'Epinay, une autre scène, d'ailleurs assez pénible, entre M^{me} d'Epinay et Grimm, nous rappellent toutefois que nous avons affaire à un connaisseur du cœur humain. Le scepticisme et le caractère négatif de celui que Diderot appelait son hermaphrodite sont bien indiqués. Je ne sais aucun gré à M. Sacha Guitry de faire parler Grimm et ses partenaires dans le style de 1925. Quant aux vers, ils ressortissent au plus pur genre mirliton. Mise en scène de chez Dufayel.

§

Le Théâtre des Arts a cra bon de monter **l'Assoiffé**, de M. Déréra, pièce destinée, paraît-il, à être représentée à Bucarest devant le roi et la reine de Roumanie, car M. Déréra est roumain comme son pseudonyme l'indique. Il s'appelle en réalité Blanck. On le dit banquier et milliardaire. Convoqué boulevard des Batignolles pour assister à la dernière répétition « de travail » de *l'Assoiffé*, j'y étais venu dans un costume de même sorte. Quelle n'a pas été ma confusion de me voir entouré d'habits noirs, de robes décolletées, de manteaux de vizon et même de zibeline ! Toutes les belles relations de l'auteur s'étaient donné rendez-vous ce soir là pour applaudir son œuvre avec toute la politesse désirable. Je dois à la vérité de reconnaître que la politesse mondaine s'est, dans cette recontre, portée aux dernières

limites de l'enthousiasme. M. Dérera a été app'audi par ses amis de la finance avec autant de zèle que le sont ordinairement les auteurs dramatiques par leurs camarades des générales. Ce qu'ont été les couloirs, je ne vous le dirai pas, ne m'y était point aventuré pour la raison exposée plus haut.

Pièce médiocre et prétentieuse, comme son style. Il s'agit d'un agitateur qui devient dictateur et qui meurt bêtement assassiné par un mari jaloux. Fin bien vulgaire pour un homme qui avait visé si haut ! C'est la morale de cette histoire pavée de bonnes intentions. Le premier acte était à voir et je n'ai pas tout à fait regretté mon dérangement. Le décor représentait la coupe d'un yacht, ce qui permettait aux personnages de parler tantôt sur le pont, tantôt à l'intérieur du bateau. On a eu raison d'applaudir cette disposition ingénieuse.

§

A l'Odéon, comme le rideau allait se lever, nous avons vu apparaître entre ses plis M. André Rivoire. Il nous a expliqué que la pièce à la répétition générale de laquelle nous avions été invités avait été imposée à Gémier par une commission de la Société des auteurs, réunie à l'effet de rechercher de bons manuscrits de jeunes auteurs. Certains directeurs s'étaient engagés à recevoir, les yeux fermés, et à monter tous les quatre-ans une pièce à eux recommandée par ladite commission. Le premier résultat de ce système était le spectacle que la troupe de l'Odéon allait avoir l'honneur de nous donner.

Le rideau se leva donc sur le **Silence**, pièce en trois actes et cinq tableaux, de M. Lucien Chantel. C'est le drame de la surdité. M. Chantel a imaginé le cas d'une jeune étudiante en médecine atteinte à la fois dans ses ambitions professionnelles et dans son amour par cette terrible infirmité. Le premier acte, très gai, très jeune, très mouvementé, nous montre l'héroïne au soir de son triomphe. Le tableau suivant nous la fait voir qui se livre à l'examen des docteurs, pour apprendre d'eux que son mal est sans remède. Troisième tableau, son père, brave homme de province, est venu la chercher pour l'emmener loin, dans une retraite dont les bruits de Paris ne rompent point le silence, mais son fiancé, éperdu d'amour, parvient à la retenir en suscitant en elle un dernier et fallacieux espoir. Quatrième tableau,